



Cycle «Films Uniques»
**LES TUEURS DE LA LUNE DE
MIEL (The Honeymoon Killers)**
Leonard Kastle – USA – 1969

Fiche technique

Scénario : Leonard Kastle
Photographie : Oliver Wood
Musique : Gustav Mahler
Montage : Richard Brophy et Stanley Warnow
Décor : Bernard Evein
Production : Paul Asselin et Warren Steibel
(Soc de prod) : American International Pictures
Distribution : Shirley Stoler (Martha Beck),
Tony Lo Bianco (Raymond Fernandez), Mary
Jane Higby (Janet Fay), Doris Roberts (Bunny),
Kip McArdle (Delphine Downing), Marilyn Chris
(Myrtle), Dortha Duckworth (la mère).
Durée : 108 mn. **Sortie** 4 février 1970 (USA)



Critique et Commentaires

Martha infirmière obèse et autoritaire, rencontre, par le biais de petites annonces, Ray Fernandez, séducteur d'opérette. C'est la passion. Mais Ray a recours à la presse pour séduire les femmes seules et leur dérober leurs économies. Ensemble, ils choisissent leurs victimes et les exécutent sans aucune pitié. Inspiré d'un fait divers des années 50, ce film rare, peu connu, est un des plus étranges et des plus effrayants de l'histoire du cinéma. Noir et blanc glaçant, comédiens inconnus, et une violence qui choque encore. Nulle complaisance. Nulle compassion. Malaise. Climat étouffant. La violence s'insinue, progressive, insupportable, surgissant dès lors que nous apprenons à mieux connaître les victimes.

Philippe Piazza, Télérama n° 2886-4/05/2005

...*The Honeymoon Killers*, œuvre terrible et glaçante, manière de reportage sur un couple de monstres dont l'amour sauvage et le physique étaient un défi au cinéma hollywoodien et, même, au « film noir ».

La caméra se déplace, parfois, à vive allure, s'arrête sur des gros plans de criminels et de leurs victimes, caricatures du matriarcat américain, puis vire à la tragédie par un renversement vers l'élimination d'une femme plus jeune et de sa fillette. Des musiques de Malher accompagnent cette chronique, où des scènes allusives font penser à « l'orgasme dans le crime ». c'est sidérant, à tout point de vue, et jusqu'au malaise.

Léonard Kastle ne tourna pas d'autre film. En 1996, le Mexicain Arturo Ripstein réalisa la même histoire, sous le titre *Carmin profond*.

Jacques Siclier, Le Monde Télévision, dimanche 8, lundi 9 mai 2005

Il est de ces films dont on se dit après une première vision qu'au moins ils vous fourniront un sujet de conversation piquant. Puis on les oublie. Puis on se surprend, 48 heures plus tard, en train d'y repenser avec un rien d'angoisse.

C'est ainsi que « Les tueurs de la lune de miel » investissent le spectateur d'un trouble persistant après qu'il ait été déçu à chaud. Déception pour son attente d'un cinéma américain « ancré » dans l'inconfort social et individuel d'à présent. Déception pour son besoin de comprendre que ne vient pas même satisfaire une explication -à la fois subtile et logique- du type que Brooks proposait dans *De sang-froid*.

Le Ciné-club de Grenoble
Mercredi 9 octobre 2013

Déception pour sa curiosité des monstres grotesques chers à Aldrich...Tout le poids, quasi fantastique et à double détente, du film réside dans cette absence de réponse possible..La tentative intéresse dans ce qu'elle a d'inabouti : le fait divers, somme toute banal, y recouvre sa scandaleuse unicité.

Françoise Jeancolas, Jeune Cinéma 71 p. 37-38 Novembre 1971

...The Honeymoon Killers est de ces films rares qui caresse les spectateurs à rebrousse-poil. L'unique réalisation de Leonard Kastle rejoint donc ces quelques films uniques, qui ne ressemblent à rien et ne semblent se réclamer de rien, fait dans leur coin, sans grands moyens. Des films apparemment libres. On songe à *L'Atalante*, ne serait-ce que pour la scène de «noyade» où Ray se précipite pour sauver Martha, et puis surtout, pourquoi pas ?, à cet autre film-monstre et enfantin (ça va souvent de pair), *La Nuit du chasseur* tous ont en commun un univers intimiste hors du commun, une façon d'avancer comme des somnambules, entre rêve et réalité, entre l'angélisme et le cauchemar, une promenade avec la mort. Cela dit, on est loin de Lillian Gish lisant la Bible sur fond de ciel étoilé : Martha, en prison, lit la lettre d'amour de Ray, assise sous les étoiles du drapeau américain. Quant à la lune de miel...

Camille Nevers, Cahiers du Cinéma n°482 -juillet/août 1994

Ce film trentenaire rappelle heureusement qu'un meurtre n'a rien de facile. Avec Hitchcock, on sait qu'un homicide peut être filmé comme une scène d'amour, y compris dans ses préliminaires languissants, son exécution (très) laborieuse et son spectacle pénible (voir *Le Rideau déchiré*). C'est que *The Honeymoon Killers* est irrigué par une rigueur, une distance louable avec son sujet, tiré d'un fait divers des années 40 : l'odyssée peu à peu sanglante d'un couple d'escrocs – un gigolo piteux et une infirmière obèse – s'en prenant à des femmes mûres, esseulées et à marier. Un brin confidentiel, sans réelle descendance (et sûrement pas *Tueurs nés*), le film est à la hauteur de ses contemporains indépendants, vitaux et séminaux, qui sauvèrent un cinéma américain ronronnant à l'orée des seventies (*Faces, La Nuit des morts vivants*). Admirée par Truffaut ou Antonioni, il s'agit de l'oeuvre unique d'un réalisateur contrarié. Leonard Kastle, d'abord compositeur d'opéras, devait seulement en écrire le scénario. Il passa à la caméra après l'éviction du réalisateur initial, trop lent et méticuleux au goût de la production – et trop affairé à filmer une canette de bière dans des buissons : le jeune Martin Scorsese. La beauté du film réside dans son approche naturaliste, mais pas entièrement brute. Kastle vise un anti-glamour frontal à travers son style documentaire (noir et blanc et lumière naturelle), mais avec juste ce qu'il faut de gracieux dans l'urgence, via l'usage précis de Mahler pour la BO. Son sens avéré du détail (des lettres (des lettres enflammées, une perruque, une boîte de chocolats) donne chair aux protagonistes : deux acteurs extraordinaires, antithèse de la paire Beatty/Dunaway dans *Bonnie & Clyde*, que Kastle détestait. Shirley Stoller (l'infirmière) est la pièce maîtresse, sorte de Shelley Winters féline, ni belle ni vraiment moche mais très sensuelle. Ils composent un étrange couple borderline aux contours flous (amoureux, fraternel et maternel), jamais grotesque, entre pathétique et folie à deux. La caméra de Kastle sait se faire idéalement incisive et pudique. Morale, elle dessine en creux le portrait d'une société américaine piégée par ses frustrations et un sentiment de solitude cosmique. Le besoin d'amour de l'infirmière est ainsi le coeur d'un film où tous les personnages sont condamnés au repli : lorsque le couple ouvre les rideaux d'une fenêtre pour regarder au dehors, la lumière est si aveuglante qu'ils s'en détournent. Une leçon de ténèbres en somme.

Les Inrockuptibles, n°9281866 – 11/09/2013

Prochaine Séance du Ciné-Club

En partenariat avec «Ethnologie et Cinéma»

Mercredi 16 octobre 2013 à 20 h

Le roi des masques

de Bian Lian Tian-Ming WU (Chine) 1997